

Introduction

Remous autour des vagues féministes

Karine BERGÈS

Fouiller l'histoire du féminisme pour mieux appréhender les cadres théoriques, les modalités d'action, et les stratégies du temps présent, telle est l'ambition de cet ouvrage consacré aux féminismes du XXI^e siècle. À partir d'une approche mobilisant des champs pluridisciplinaires (histoire, sociologie, philosophie, sciences de la communication, arts) et des aires géographiques et culturelles plurielles (Europe, États-Unis, Canada, Inde, Japon), les chercheur.e.s qui ont collaboré à cet ouvrage s'emploient à définir les contours labiles des féminismes du XXI^e siècle, sans pour autant renoncer à adopter un regard rétrospectif afin d'en penser les défis et d'en saisir les modulations.

En partant de la définition du féminisme comme un mouvement social et politique œuvrant, de longue date, à l'émancipation des femmes et leur construction en tant que sujet autonome, nous avons souhaité élargir notre champ de vision et rendre compte de la vitalité des recherches en cours¹ tout en gardant en mémoire les héritages antérieurs. En effet, des travaux féconds ont été menés en France sur l'histoire des féminismes², venant ainsi enrichir les connaissances sur l'histoire des femmes et du genre, qui n'ont cessé de progresser depuis une trentaine d'années³. Les deux ouvrages publiés récemment sous la direction de Christine Bard, relisent l'histoire des féminismes de la première

1. Nous avons fait le choix d'associer à cet ouvrage des doctorant.e.s et jeunes docteur.e.s dont les recherches offrent un regard actualisé sur les dynamiques féministes actuelles.
2. FRAISSE G., « Singularité féministe : historiographie critique de l'histoire du féminisme en France », M. PERROT (dir.), *Une Histoire des femmes est-elle possible?*, Marseille, Rivages, 1984, p. 189-204; BARD C., *Les filles de Marianne : histoire des féminismes, 1914-1940*, Paris, Fayard, 1995; GUBIN E. et al. (dir.), *Le Siècle des Féminismes*, Paris, Les Éditions de l'Atelier, 2004; CHAPERON S., *Les années Beauvoir 1945-1970*, Paris, Fayard, 2000; RIOT-SARCEY M., *Histoire du féminisme*, Paris, La Découverte, 2002.
3. PERROT M., *Une histoire des femmes est-elle possible?* Marseille, Rivages, 1984; DUBY G., PERROT M. (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, t. 4 : *Le XIX^e siècle*, FRAISSE G., PERROT M. (dir.), Plon, 1991; t. 5 : *Le XX^e siècle*, THÉBAUD F. (dir.), 1992; THÉBAUD F., *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, Lyon, ENS Éditions, 2007; FRAISSE G., *Les excès du genre*, Paris, Lignes, 2014; RIOT-SARCEY M., *Le genre en questions. Pouvoir, politique, écriture de l'histoire*, Paris, Creaphiseditions, 2016. Cette introduction ne nous permet pas de dresser une liste complète mais nous renvoyons à la bibliographie du féminisme français (XIX^e et XX^e siècles) élaborée par Christine Bard pour les *Archives du féminisme*, [<http://www.archivesdulfeminisme.fr/ressources-en-ligne/bibliographies/guide-des-sources-de-lhistoire-du-feminisme-christine-bard/>].

et de la deuxième vague⁴, projet ambitieux qui a permis de reconstruire la généalogie des luttes collectives en faveur de la cause des femmes, mais également de restituer les biographies singulières de féministes encore largement méconnues. En croisant ces deux volumes, les points de jonction entre les mobilisations collectives se font jour par-delà les époques, tout comme les controverses à l'œuvre entre les militantes elles-mêmes. Cela confirme, d'une part, que le féminisme s'est nourri de positions diverses depuis son avènement, et d'autre part, cela affaiblit l'argument selon lequel il aurait fallu attendre l'émergence d'une troisième vague pour assister à la prise en compte de la diversité au sein du mouvement féministe. Cette diversité, souvent présentée comme nouvelle dans la troisième vague, ne doit pas occulter la multiplicité de courants qui cohabitaient, non sans conflits, dans le mouvement féministe des années 1970, et l'hétérogénéité des engagements individuels et collectifs de ses actrices. Le pluriel adopté dans le titre de ce volume s'inscrit dans le sillage des travaux antérieurs de sorte à insister sur un *continuum*, sur les lignes de filiation et de rupture structurant ces féminismes de la troisième vague. Si comme l'indiquait Françoise Collin, dont l'héritage est ici rappelé dans le beau texte que lui consacre Mara Montanaro⁵, le livre du féminisme « est en quelque sorte à écrire⁶ », ce volume se propose de compléter une histoire en marche, en tenant compte des profonds bouleversements qui ont jalonné l'histoire des femmes au cours des quarante dernières années, aussi bien sur le plan législatif que sociétal, reconfigurant ainsi les défis qui s'imposent au féminisme contemporain à l'aune des mutations politiques, sociales, culturelles et technologiques.

Le projet de cette publication répond également à un souci pédagogique, qui a trait à la transmission du féminisme : en tant qu'universitaires, nous sommes conscientes que beaucoup de jeunes étudiant.e.s découvrent le féminisme par l'Université. Nous désirons ici insister sur l'apport des luttes féministes à la transformation sociale et rappeler que ce n'est pas l'évolution « naturelle » des sociétés qui a contribué à l'émancipation des femmes et à la consolidation de leurs droits, mais bien les mobilisations et les théorisations féministes auxquelles cet ouvrage entend rendre hommage.

Par ailleurs, cette publication reflète l'intérêt suscité aujourd'hui par l'histoire des femmes, les études sur le genre et le féminisme : en premier lieu au sein de l'Université française, qui accompagne l'organisation de colloques, de journées d'études et de séminaires et soutient les politiques en faveur de l'égalité femmes-hommes pour nombre d'entre elles ; en second lieu, hors de ses murs, à la faveur d'une demande sociale et de la médiatisation d'un féminisme grand public⁷ qui

4. BARD C. (dir.), *Les féministes de la première vague*, Rennes, PUR, coll. « Archives du féminisme », 2015 ; *Les féministes de la deuxième vague*, Rennes, PUR, coll. « Archives du féminisme », 2012.

5. Voir également la publication récente : MONTANARA M., *Françoise Collin. L'insurrection permanente d'une pensée discontinuée*, Rennes, PUR, coll. « Archives du féminisme », 2016.

6. COLLIN F., KAUFER I., *Parcours féministe*, Paris, Éditions Labor, 2005, p. 32.

7. Pour les ouvrages grand public publiés récemment sur le féminisme voir : BENOMAR E. F., *Féminisme : la révolution inachevée*, Paris, Bruno Leprince Éditions, 2013 ; LAZIMI C., *Toutes les femmes ne viennent pas de Vénus. L'égalité aujourd'hui*, Paris, Michalon, 2014.

se manifestent dans les récentes prises de positions de plusieurs personnalités du monde de la culture : celles de l'actrice Emma Watson lors de son discours remarqué à l'ONU, le 21 septembre 2014, sur l'égalité des genres ou celles de la chanteuse états-unienne noire, Beyoncé, dont l'ambivalence vis-à-vis du féminisme fait ici l'objet d'une attention particulière sous la plume de Marie-Émilie Lorenzi.

Enfin, on observe que les questions sociétales, remises au centre du débat public ces derniers mois, font partie de « l'ADN du féminisme » : on pense par exemple aux lois sur le mariage et l'adoption pour les personnes homosexuelles, aux questions éthiques autour de la maternité sous l'effet des nouvelles technologies de procréation, à la remise en cause des droits sexuels et reproductifs, au statut de la prostitution et de la pornographie, aux liens complexes entre religion, laïcité et féminisme, avec les clivages autour du port du voile, à la lutte contre les violences faites aux femmes. Ces débats sociétaux, qui donnent plus de visibilité aux questions féministes dans la sphère médiatique, interrogent donc les frontières mouvantes du féminisme, la diversité de ses approches et ses modes de circulation au sein et en dehors des sphères associatives, universitaires ou institutionnelles⁸. Afin de rendre compte de cette vitalité, une grande partie des contributions réunies ici se concentre sur les années 2000, terrain fertile à une redynamisation de l'action collective avec l'avènement d'une nouvelle génération et la création de nombreux collectifs aux contours multiples.

Des vagues sans lames de fond : quelle légitimité pour la troisième vague ?

Si depuis quelques années, la recherche universitaire française s'est montrée perméable à ces mutations, elle accuse un certain retard au regard des travaux pionniers qui se sont développés dans les programmes des *women's studies* des universités étasuniennes depuis les années 1970. La mobilisation de nouveaux concepts, comme la notion d'intersectionnalité⁹, commence à être introduite en France avec la première affaire du foulard en 1989, puis en 2004 avec le

8. Sur la circulation des idées féministes hors des sphères militantes et leur réappropriation par la société civile, voir « Appropriations ordinaires des idées politiques », JACQUEMART A., ALBENGA V. (coord.), *Politix*, n° 109, 2015.

9. Sur le concept d'intersectionnalité voir CRENSHAW K., « Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics, and Violence Against Women of Color », *Stanford Law Review*, vol. 43, n° 6, 1991, p. 1241-1299; « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex: A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory, and Antiracist Politics », *University of Chicago Legal Forum*, 1989, p. 139-167; HILL COLLINS P., BILGE S., *Intersectionality*, New York, Wiley, 2016. En France, mentionnons la publication récente de FASSIN E. (dir.), « Les langages de l'intersectionnalité », *Raisons politiques*, n° 58, Paris, Les Presses de Sciences Po, 2015 et FASSA F., LÉPINARD E., ROCA I ESCODA M. (dir.), *L'intersectionnalité : enjeux théoriques et politiques*, Paris, La Dispute, 2016. Précisons tout de même que le caractère novateur de l'intersectionnalité attribué aux féministes de la troisième vague est remis en cause à partir des questionnements des femmes afro-américaines qui, dès les années 1960, ont croisé le genre et la race pour analyser leur oppression. Voir BELL HOOKS, *Ne suis-je pas une femme ? Femmes noires et féminismes*, Paris, Cambourakis, 2015 ; De la marge au centre. *Théorie féministe*, Paris, Cambourakis, 2017.

vote de la loi sur le port de signes religieux dans les écoles, et enfin en 2005 suite à la révolte des quartiers populaires. Les chercheur.e.s en sciences sociales mobilisent ainsi les concepts forgés outre-Atlantique, afin de mettre en lumière les discriminations multifactorielles et l'imbrication des rapports de sexe, de classe et de race, articulant ainsi une pluralité de rapports de domination¹⁰. Les années 2000 correspondent également en France à la diffusion des théories postcoloniales¹¹, *queer*¹² ou transidentitaires¹³ qui questionnent directement la nécessité de « déshomogénéiser¹⁴ », voire de « décoloniser¹⁵ » le féminisme et son sujet politique. Ces travaux proposent ainsi une (ré)actualisation ou un dépassement des appareils critiques de la pensée féministe de la deuxième vague sous l'effet de la mondialisation néolibérale, et tentent d'élaborer de nouveaux cadres d'analyse sans toutefois se départir de l'apport fondamental des théoriciennes matérialistes francophones telles Christine Delphy, Colette Guillaumin, Nicole-Claude Mathieu, Danièle Kergoat ou Monique Wittig.

Cette production novatrice nourrit encore aujourd'hui les réflexions des féministes de la troisième vague comme le démontre Sophie Noyé dans le rapprochement qu'elle esquisse entre les théories *queer* et matérialistes. Il semble qu'un nombre important de jeunes organisations féministes se reconnaissent dans cette double filiation dont les facteurs et les différentes formes sont interrogés ici. Dans le champ universitaire français, cette notion de troisième vague semble malgré tout moins mobilisée que dans les recherches anglo-saxonnes¹⁶ ou canadiennes¹⁷; par ailleurs, le découpage chronologique au sein de l'historiographie féministe en termes de vague n'est jamais parvenu à faire consensus. En France, il est encore difficile de parler de troisième vague dès lors que les militantes de la vague

-
10. DORLIN E., *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la Nation française*, Paris, La Découverte, 2006; *Sexe, genre et sexualités*, Paris, PUF, 2008; FALQUET J., *De gré ou de force. Les femmes dans la mondialisation*, Paris, La Dispute, 2008; *Pax Neoliberalia*, Paris, Racine de iXe, 2016; HIRATA H., KERGOAT D., LABARI B., LEFEUVRE N., SOW F. (coord.), *Le sexe de la mondialisation. Genre, classe, race et nouvelle division du travail*, Paris, Les Presses de Sciences Po, 2010; FASSIN E., *Le sexe politique : genre et sexualité au miroir transatlantique*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2009.
11. Pour une introduction au féminisme postcolonial voir DECHAUFOUR L., « Introduction au féminisme postcolonial », *Nouvelles Questions Féministes* 2/2008, vol. 27, p. 99-110, [www.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2008-2-page-99.htm].
12. BOURCIER M.-H./S., *Queer zones* 1 (2001), *Queer zones* 2 (2005), *Queer zones* 3 (2011).
13. ESPINEIRA K., *Transidentités. Ordre & panique de genre*, Paris, L'Harmattan, 2015.
14. BOURCIER M.-H./S., MOLINER A., *Comprendre le féminisme*, Paris, Max Milo, 2012, p. 10.
15. OUASSAK F., *Discriminations Classe/Genre/Race*, Villeneuve-d'Ascq, IFAR, 2015.
16. FINDLEN B. (dir.), *Listen up: Voices from the Next Feminist Generation*, Seattle, SealPress, 1995; WALKER R. (dir.), *To be Read: Telling the Truth and Changing the Face of Feminism*, New York, Anchor Books/Doubleday, 1995.
17. NENGEH MENSAN M., « Une troisième vague féministe au Québec? », M. NENGEH MENSAN (dir.), *Dialogues sur la troisième vague féministe*, Québec, Éditions du Remue-Ménage, 2005; LAMOUREUX D., « Y a-t-il une troisième vague féministe? », *Cahiers du Genre*, 2006/3, HS n° 1, p. 57-74, [http://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2006-3-page-57.htm]; BLAIN M., FORTIN-PELLERIN L., LAMPRON E. M., PAGÉ G., « Pour éviter de se noyer dans la (troisième) vague : réflexions sur l'histoire et l'actualité du féminisme radical », *Recherches Féministes*, vol. 20, n° 2, 2007, [http://id.erudit.org/iderudit/017609ar]; OPREA D. A., « Du féminisme (de la troisième vague) et du postmoderne », *Recherches féministes*, vol. 21, n° 2, 2008, p. 5-28, [http://id.erudit.org/iderudit/029439ar]; BAILLARGEON M. et le collectif LES DÉFERLANTES (dir.), *Remous, ressacs et dérivations autour de la troisième vague*, Québec, Éditions du Remue-Ménage, 2011.

précédente sont toujours vivantes, et de surcroît, toujours très investies pour un certain nombre d'entre elles dans le militantisme féministe¹⁸. Face à l'expression consacrée « féministes historiques » pour désigner les militantes chevronnées de la deuxième vague, la palette de qualificatifs déclinée pour définir les jeunes féministes – « nouvelles féministes », « féministes du XXI^e siècle », « féministes du temps présent », « féministes du troisième millénaire », « postféministes », etc. – témoigne de la difficulté à appréhender cette nouvelle génération militante qui semble échapper aux catégorisations fixes. De fait, recourir à la typologie des vagues peut donner l'impression qu'une vague vient automatiquement en recouvrir une autre pour la faire disparaître, ce qui peut expliquer que l'image des courants, eux-mêmes portés par les vagues, fasse davantage consensus. L'usage de cette notion tendrait ainsi à gommer, à réduire ou à évacuer « la complexité ainsi que la diversité des idées qui parcourent l'histoire et l'actualité du mouvement féministe¹⁹ », point de vue partagé par l'historienne Karen Offen qui récuse ce découpage afin de rendre compte de la discontinuité du mouvement féministe dans une perspective historique. Aussi, en opposition à la métaphore des vagues lui préfère-t-elle la métaphore volcanique :

« Je parlerai donc du féminisme en terme d'éruptions, de coulées, de fissures, de laves en fusion (de magma), car je le considère plutôt comme une forme menaçante et insaisissable de mécontentement, qui ne cesse de s'attaquer aux points faibles des couches de sédiments accumulés qui forment la cuirasse du patriarcat, le vernis institutionnel des sociétés organisées (et réussit parfois à se frayer un chemin au travers)²⁰. »

La méfiance à l'égard de cette troisième vague s'explique également par « l'insuffisante cristallisation idéologique et politique du mouvement²¹ », et par le fait que la « troisième vague est plus une question d'idéologie que de génération²² ». En outre, il faudrait également s'accorder sur les critères pour désigner les vagues, tâche ardue à laquelle s'attelle Christine Bard dans ce volume en définissant les trois éléments concourant à la formation d'une vague : « Ses orientations, son répertoire d'action et son contexte. »

Malgré les clivages historiographiques, la mobilisation de cette notion dans le cadre de cet ouvrage nous permet d'accréditer l'émergence d'une troisième vague, d'en dégager ses spécificités, et de mettre l'accent sur les différents changements épistémologiques qui se sont produits au regard des deux grandes époques du féminisme. La première vague renvoie ainsi au mouvement

18. Nous pensons tout particulièrement à Thérèse Clerc, militante du MLAC (Mouvement pour la libération de l'avortement et de la contraception), fondatrice de la Maison des Babayagas, résidence autogérée pour femmes âgées à Montreuil, qui s'est éteinte le 16 février 2016. Nos pensées vont également à l'écrivaine féministe Benoîte Groult et à la théoricienne Colette Guillaumin, récemment disparues.

19. BLAIS M., FORTIN-PELLERIN L., LAMPRON E. M., PAGÉ G., « Pour éviter de se noyer dans la (troisième) vague : réflexions sur l'histoire et l'actualité du féminisme radical », *Recherches féministes. Les féministes*, n° 20, vol. 2, 2007, p. 141.

20. OFFEN K., *Les féministes en Europe 1700-1950*, G. Knibiehler (trad.), Rennes, PUR, 2012, p. 56.

21. OPREA D. A., « Du féminisme (de la troisième vague) et du postmoderne », *op. cit.*

22. PAGÉ G., « Variations sur une vague », *Dialogues sur la troisième vague féministe, op. cit.*, p. 45.

suffragiste, qui est apparu à la fin du ^{xx}e siècle aux États-Unis (1848) et en Grande-Bretagne (1851), centré autour de l'acquisition de l'égalité juridique, civile et politique entre les sexes. Portées par des féministes issues plutôt de la bourgeoisie, ces mobilisations collectives ont connu une médiatisation inédite et ont permis de sortir de l'oubli des pionnières du féminisme aux profils variés telles qu'Hubertine Auclert ou Cécile Brunschvicg²³ en France, et bien d'autres militantes restées dans les interstices de l'histoire. La longue période de transition, connue comme le « creux de la vague », qui s'ouvre entre la fin de la première vague et la naissance de la deuxième à la fin des années 1960, a fait l'objet d'une relecture critique par l'historienne Sylvie Chaperon²⁴. Celle-ci a mis en évidence les éléments de continuité entre les deux premières vagues du féminisme français en démontrant, à l'instar de Vera Taylor²⁵ pour les mouvements sociaux, l'existence de « structures dormantes » (*abeyance structures*) entre deux temps forts de la mobilisation.

La deuxième vague qui se déploie aux États-Unis en 1968, et déferle sur l'Europe dans les années 1970, a rendu audibles la contestation de la domination masculine et les revendications prônant la libération des femmes des attaches et normes imposées par la société patriarcale. Ces revendications furent porteuses d'un renouveau du féminisme sous la tutelle du Mouvement de libération des femmes (MLF) qui a popularisé le slogan emblématique « le personnel est politique²⁶ ». La production novatrice des années 1970 a également théorisé la politisation de l'intime, la visibilité des questions sexuelles ou corporelles et a suscité l'intérêt des chercheuses françaises au cours des dernières années jusqu'à l'époque actuelle²⁷.

Après le *backlash*²⁸ des années 1980, l'émergence d'une troisième vague commence à faire des remous aux États-Unis avec la mobilisation des femmes de couleur (*Black Feminism*), des immigrées latino-américaines (*Chicanas*) ou encore des féministes lesbiennes, qui ne s'identifient pas au sujet du féminisme radical étasunien de la deuxième vague (« nous, les femmes ») : pour ces catégories de femmes, l'oppression n'est pas toujours le fait de l'oppression de sexe mais résulte de l'enchevêtrement de discriminations multifactorielles, de classe, de race, de genre et de sexualités. Dans un contexte de mondialisation néolibérale, cette troisième vague se développe sous le signe de l'hybridation des identités et de la diversité : « diversité des acteurs (mixité et ouverture aux personnes trans), diversité des enjeux (intersectionnalité), diversité des

23. BARD C. (dir.), *Les féministes de la première vague*, op. cit.

24. CHAPERON S., *Les années Beauvoir (1945-1970)*, Paris, Fayard, 2000.

25. TAYLOR V., « La continuité des mouvements sociaux : la mise en veille du mouvement des femmes », O. FILLIEULE (éd.), *Le désengagement militant*, Paris, Belin, 2005.

26. Voir PAVARD B., *Les éditions des femmes. Histoire des premières années 1972-1979*, Paris, L'Harmattan, 2005 ; PICQ F., *Libération des femmes, quarante ans de mouvement*, Brest, Éditions-Dialogues, 2011.

27. Outre les ouvrages de référence précédemment cités voir la thèse en sociologie de CHARPENEL M., « *Le privé est politique !* » *Sociologie des mémoires féministes en France*, thèse de doctorat, Sciences Po Paris, 2014.

28. FALADI S., *Backlash. La guerre froide contre les femmes*, Paris, Des femmes, 1993 (première édition en anglais 1991).

stratégies²⁹ ». Elle propose de croiser les luttes féministes avec l'antiracisme, l'anticapitalisme, l'altermondialisme, la santé ou encore l'écologie. Le mouvement écologiste s'empare ainsi des défis cruciaux du nouveau millénaire sous l'effet de la crise du rapport de l'humanité à la nature, des bouleversements environnementaux et du développement des biotechnologies. Les liens entre le féminisme et l'écologie ont récemment été reconsidérés par les travaux académiques³⁰. Dans l'ouvrage *Reclaim*³¹, la philosophe Émilie Hache, rejette la version de la dualité entre deux écoféminismes, le féminisme politique et le féminisme spirituel ou mystique. À partir des mobilisations écoféministes antinucléaires aux États-Unis dans les années 1980, et des textes écoféministes fondateurs qui accompagnèrent ce mouvement, l'auteure propose une analyse « réparatrice », tendant à délester l'écoféminisme des critiques portées à son encontre, sur sa supposée essentialisation des femmes et sa dimension spirituelle. Elle réinvestit la notion du *reclaim* (réappropriation) en montrant que les écoféministes ne cherchent pas à revenir à une nature originelle ni à une féminité éternelle, mais qu'elles essaient de réhabiliter quelque chose de détruit, de dévalorisé – la nature – et de réconcilier le dualisme nature/culture, en dehors de la vision patriarcale traditionnelle qui pense négativement le lien entre les femmes et leur environnement naturel. Dans la lignée de ces débats théoriques, la contribution de Jeanne Burgart Goutal à ce volume fait la preuve que l'écoféminisme, et notamment l'activisme écoféministe qui se reconfigure dans plusieurs régions du monde (Inde, Amérique latine), peut être lu comme une mutation du féminisme destinée à affronter les nouvelles réalités du XXI^e siècle.

Si le débat autour de la vision évolutionniste du féminisme occupe une partie de la production historiographique sur l'histoire des féminismes, il ne trouvera pas de réponse tranchée dans ce volume. En revanche, nous souhaitons insister sur le basculement qui s'opère à partir des années 1990 : les historien.ne.s du féminisme semblent s'accorder sur le sentiment que « quelque chose de nouveau vient de commencer³² », et sur la pertinence d'employer l'expression « troisième vague » au sens d'étape la plus récente du féminisme. On assiste ainsi à un éclatement du féminisme, hétérogène, épars, sujet à controverses, porteur d'un nouveau souffle. Toutefois, on peut se demander quel sens il revêt. Quels sont les cadres théoriques et les modalités d'action qui se nichent sous cette notion de troisième vague ? Comment en saisir les contours, en dégager les lignes de force sans avoir la prétention d'imposer une définition figée, tant cette vague résiste aux catégorisations rigides en raison de son hétérogénéité, des courants et des identités multiples qui la composent ?

29. LAMOUREUX D., « Y a-t-il une troisième vague féministe ? », *Les Possibles du féminisme*, Montréal, Les Éditions du Remue-Ménage, 2016, p. 193.

30. Pour une analyse des inégalités environnementales, de l'éthique du *Care* et des luttes écoféministes, voir « Genre et environnement. Nouvelles menaces, nouvelles analyses au Nord et au Sud », FALQUET J., LAUGIER S., MOLINIER P. (coord.), *Cahiers du Genre*, n° 59, Paris, L'Harmattan, 2015.

31. HACHE E., *Reclaim. Recueil de textes écoféministes*, Paris, Cambourakis, 2016.

32. DUMONT M., « Réfléchir au féminisme du troisième millénaire », *Dialogues sur la troisième vague féministe*, op. cit., p. 63.

Les controverses autour du renouveau générationnel et du sujet politique du féminisme

La question identitaire constitue un point nodal dans la définition de la troisième vague et soulève un certain nombre d'interrogations auxquelles se confrontent les études regroupées dans ce volume. Peut-on parler de rupture générationnelle ou de renouveau générationnel? Comment se sont forgées les identités et la socialisation féministes des jeunes militantes? À partir de quels modèles d'identification ou de quels relais? Comment se situent-elles par rapport aux générations des féministes historiques? Quels sont les processus de transmission du féminisme? Les expériences individuelles et collectives de ces jeunes féministes, arrivées pour la plupart au féminisme par la théorie, permettent de dégager leurs cadres de références, leur identification ou désidentification au féminisme de la deuxième vague³³. Ces questionnements parcourent la contribution de Marcelle Dubé, qui examine ici les recompositions générationnelles au sein du féminisme québécois.

En France, les années 1990 sont marquées par la résurgence d'une vague anti-IVG, ce qui entraîne par ricochet une (re)mobilisation féministe dont la traduction la plus visible demeure l'organisation, en novembre 1995, d'une importante manifestation pour la défense du droit à l'avortement et à la contraception. Le succès de cette manifestation traduit un changement générationnel mais également un tournant politique et sociétal car « aux côtés des féministes historiques et des femmes de la génération "MLF", se retrouvant dans la rue pour défendre ce pour quoi elles s'étaient battues, on trouve aussi *leurs filles*³⁴ ». Toutefois la prise en compte de la seule variable générationnelle fait débat et doit être reconsidérée au prisme des contextes et des cultures nationales dans lesquels se déploient ces féminismes comme le démontrent les études empiriques consacrées dans ce volume au féminisme espagnol (María Martínez González), japonais (Christine Lévy) et indien (Caroline Michon).

Si certaines théoricien.ne.s ne manquent pas d'affirmer que ce qui « découpe le mouvement féministe n'est ni le temps ni les générations, mais bien les courants d'idées³⁵ », on peut malgré tout constater que, dans l'espace militant français, les collectifs fondés au cours des années 2000 sont essentiellement le fait de jeunes féministes³⁶. Le besoin d'en finir avec « un féminisme à la maman³⁷ » pèse sur

33. Ces questionnements sont abordés par MASCLÉ C., « Le féminisme en héritage? Enfants de militantes de la deuxième vague », « Appropriations ordinaires des idées politiques », A. JACQUEMART, V. ALBENGA (coord.), *Politix*, *op. cit.*, p. 45-68.

34. DORLIN E., BESSIN M., « Les renouvellements générationnels du féminisme : mais pour quel sujet politique? », *Féminismes. Théories, mouvements, conflits. L'homme et la société. Revue internationale et de synthèse en sciences sociales*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 12.

35. BLAIS M., FORTIN-PELLERIN L., LAMPRON E. M., PAGÉ G., « Pour éviter de se noyer dans la (troisième) vague : réflexions sur l'histoire et l'actualité du féminisme radical », *op. cit.*

36. En France, nous pensons par exemple aux collectifs, *Osez le féminisme* (2008), *La Barbe* (2008), *FEMEN France* (2010), *G.A.R.Ç.E.S* (2010), *Les effFRONTé-e-s* (2011), *FièrEs* (2013), *Georgette Sand* (2014). Voir la retranscription en fin d'ouvrage de la table ronde regroupant des militant.e.s de certains de ces collectifs.

37. DORLIN E., BESSIN M., *Féminismes. Théories, mouvements, conflits*, *op. cit.*, p. 20; LAMOUREUX D., « Y a-t-il une troisième vague féministe? », *op. cit.*

ces jeunes militantes, même si les clivages générationnels entre les féministes de la deuxième et de la troisième vague semblent moins saillants en France qu'aux États-Unis³⁸. Au sein de l'associationnisme féministe français, malgré des collectifs cloisonnés en fonction du critère générationnel, les jeunes féministes assument l'héritage des historiques et entendent prolonger, voire revisiter avec un regard nouveau les grands combats menés dans les années 1970. Elles contredisent ainsi l'avènement d'une ère post-féministe, qui donnerait l'illusion que l'égalité réelle est acquise et que l'engagement féministe n'a plus de raison d'être. C'est à cette conclusion qu'aboutit la chercheuse canadienne Geneviève Pagé en affirmant que « la troisième vague vise d'abord et avant tout à reprendre la lutte là où la deuxième vague s'est arrêtée³⁹ ».

Autre point de clivage, le sujet politique du féminisme, objet de tensions entre les féministes ancienne et nouvelle génération. Dans les années 1970, « le mouvement des femmes se fondait sur une identité-femme très discutée mais qui cernait en quelque sorte une condition commune aux femmes⁴⁰ », alors que « la communalité de la condition féminine⁴¹ » est remise en question sous l'influence d'un renouvellement des théories féministes et, notamment, des collectifs LGBTQI. L'homogénéisation du sujet femme, en partant de la prémisse selon laquelle toutes les femmes subissent une expérience commune de la domination en raison du genre, est ainsi soumise à de vifs débats depuis les années 1990 et clairement contestée au sein des cultures *queer* et *trans*⁴². Il serait malgré tout injuste d'affirmer que ces préoccupations étaient totalement étrangères aux féministes des années 1970, comme en témoignent les théorisations élaborées par le féminisme lutte des classes ou les féministes matérialistes. Nous pouvons affirmer, en revanche, qu'elles sont devenues centrales dans le féminisme de la troisième vague.

Si un certain nombre de militantes expriment encore aujourd'hui leurs réticences à abandonner la fiction d'un sujet universalisant du féminisme comme substrat de leur identité collective, dans la pratique, la fragmentation des identités sexuelles et politiques au sein des féminismes relève d'une mutation incontestable. Dès 2006, l'ouvrage coordonné par Elsa Dorlin et Marc Bessin faisait état de ces controverses en remettant en question le féminisme hégémonique

38. Sur ces clivages et le renouveau générationnel entre la troisième vague et la vague précédente aux États-Unis, voir FINDLEN B. (ed.), *Listen up: Voices from the Next Feminist Generation.*, Seattle, Seal Press, 1995; WALKER R. (ed.), *To Be Real: Telling the Truth and Changing the Face of Feminism*, New York, Anchor Books, 1995; WHITTIER N., *Feminist generations. The persistence of the radical women's movement*, Philadelphia, Temple University Press, 1995; SIEGEL D., « The Legacy of the Personal: Generating Theory in Feminism's Third Wave », *Hypatia*, vol. 12, n° 3, 1997; HEYWOOD L., DRAKE J. (ed.), *Third Wave Agenda. Being Feminist, Doing Feminism*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1997; LABATON V., LUNDY MARTIN D. (ed.), *The Fire this Time. Young and the New Feminism*, New York, Anchor Books, 2004.

39. PAGÉ G., « Variations sur une vague », *Dialogues sur la troisième vague féministe*, op. cit., p. 47.

40. BARD C., *Le féminisme au-delà des idées reçues*, Paris, Le Cavalier bleu, 2012, p. 169.

41. LAMOUREUX D., « Féminismes singuliers et féminins pluriels », *Les possibles du féminisme*, op. cit., p. 138.

42. « Le mot *trans*' est un terme issu des subcultures transidentitaires. L'apostrophe est à considérer comme inclusive, appréhendant les identités transsexes et transgenres sans les différencier dans un rapport égalitaire ». ESPINEIRA K., *Transidentités. Ordre & panique de genre*, op. cit., p. 38.

pro-femme construit autour du sujet politique de la femme blanche, hétérosexuelle, occidentale de classe moyenne, et en appelant à la « déconstruction et la dénaturalisation des identités sexuelles⁴³ », autre point cardinal pour saisir la complexité du féminisme de la troisième vague.

Les théories queer et le transféminisme : des remous dans les vagues

Le tournant féministe de la fin des années 1990 en Europe est lié à l'introduction de la théorie *queer* étasunienne développée par Teresa de Lauretis⁴⁴ ou Eve Kosofsky Sedgwick⁴⁵, et au renouvellement conceptuel à l'initiative de la philosophe Judith Butler⁴⁶. En France, c'est au début des années 2000 que l'on assiste à l'émergence d'une littérature et d'une militance *queer* sous l'impulsion des travaux pionniers de Sam Bourcier⁴⁷. Les subcultures et les théorisations *genderqueer* proposent une critique de l'hétéronormativité et s'emploient à dénaturaliser les identités à travers des stratégies de resignification et de parodie, ce qui a élargi l'horizon conceptuel des féminismes contemporains en formulant des critiques novatrices : critique de la contrainte à l'hétérosexualité, critique de la pensée dichotomique (bipartition de l'humanité en deux sexes), critique de la logique catégorielle comme mécanisme de pouvoir, remise en cause du fixisme identitaire (mutabilité des sujets)⁴⁸.

Ces théories « cherchent explicitement à produire de nouvelles formes de masculinité et de féminité, dans la culture transgenre notamment⁴⁹ », comme s'emploie à le démontrer ici Luc Schicharin⁵⁰ en interrogeant les enjeux politiques actuels de l'art transgenre et ce qu'il produit en terme d'actions féministes. À partir d'une dialectique de la performance travestie dans les cultures gays et lesbiennes, l'auteur se livre à une relecture critique des théories de Judith Butler sur la re-théorisation du genre qu'elle propose au féminisme lesbien. Il s'agit ainsi de s'intéresser aux problématiques que pose le corps transgenre au féminisme déconstructiviste, et d'examiner comment la représentation naturaliste du corps féminin dans les films féministes lesbiens des années 1970, peut fournir de nouveaux outils conceptuels et esthétiques permettant de repenser l'essentialisme comme une performance.

43. DORLIN E., BESSIN M., « Les renouvellements générationnels du féminisme : mais pour quel sujet politique ? », *Féminismes. Théories, mouvements, conflits*, op. cit., p. 19.

44. DE LAURETIS T., *Théories queer et cultures populaires. De Foucault à Cronenberg*, S. Bourcier (trad.), Paris, La Dispute, 2007.

45. KOSOFSKY SEDGWICK E., *Épistémologie du placard*, M. Cervulle (trad.), Paris, Éditions Amsterdam, 2008.

46. BUTLER J., *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, C. Kraus (trad.), Paris, La Découverte, 2005.

47. Pour une histoire du *queer* en français, voir la trilogie publiée par le sociologue et activiste, BOURCIER S., *Queer Zones 1* (2001), *Queer Zones 2* (2007), *Queer Zones 3* (2011).

48. Ces critiques ont été répertoriées en quatre catégories par LAMOUREUX D., « La réflexion Queer : apports et limites », dans M. NENGHEH MENSAH (dir.), *Dialogue sur la troisième vague*, op. cit., 2005, p. 92.

49. BOURCIER S., *Queer zones 3*, Paris, Éditions Amsterdam, 2011, p. 219.

50. Pour plus de détail, voir SCHICHARIN L., *L'esthétique drag, de la performance travestie à l'art transgenre. Usages et contre-usages de la théorie butlérienne*, thèse de doctorat, université de Lorraine, 2015.

La contribution de Sam Bourcier complète ces débats autour des politiques de la performativité en questionnant à son tour les théories butlériennes⁵¹ sur la « dépossession » des sujets postmodernes, et en revendiquant la centralité du corps devenu dans la troisième vague le « site majeur de la résistance politico-sexuelle et de nouveaux plaisirs pour nombre de performeuses féministes du xx^e et du xxi^e siècle ». En s'intéressant à la performance *post-porn*, à la visée performative du corps politique et sexuel, l'auteur revisite le concept forgé par la théoricienne féministe italienne Silvia Federici⁵² au prisme d'un double processus d'expropriation des corps et des espaces sous l'effet des politiques néolibérales. Les performances du collectif barcelonais *Post Op* et de la performeuse italienne *Zarra Bonheur* servent de toile de fond pour revendiquer la centralité du corps comme un champ de bataille dans une perspective féministe et *queer*.

L'approche intersectionnelle des luttes, défi majeur pour les féminismes contemporains, acquiert toute sa centralité dans les collectifs *queer* mais également dans le courant transféministe, au sein duquel émerge une réflexion sur les corporalités non normatives. Ce courant, analysé dans ce volume par Karine Espineira, constitue un apport novateur au renouvellement de la pensée féministe depuis la moitié des années 2000. Mouvement de déconstruction du système sexe-genre et de l'hétéropatriarcat, le transféminisme se veut résolument critique à l'égard des théories féministes classiques fondées sur une vision naturalisée du genre. Ce mouvement résulte de l'alliance entre les mouvements trans', *queer* et féministes, dans une approche intersectionnelle, afin de mener un combat sur plusieurs niveaux et déployer des stratégies basées sur une politique de la coalition plutôt que sur un groupe social identitaire⁵³. Le transféminisme est héritier des féminismes, qu'il enrichit en incluant les critiques et apports des minorités sexuelles, ethniques, économiques et de genre. Il articule les différents rapports d'oppression (sexisme, homophobie, transphobie, racisme, capitalisme) tout en conservant le terme « féminisme », assumant ainsi les connexions avec les discours et les pratiques politiques du féminisme historique. Espace transfrontalier mais également caisse de résonance du local, le transféminisme se recentre sur la politisation du quotidien et tisse des stratégies micro-sociologiques de résistance : il part des expériences des individu.e.s marginalisé.e.s pour questionner l'ordre économique néolibéral et les normes du système hétéropatriarcal et du discours médical, nouer de nouvelles coalitions et se réappropriier les luttes qui continuent de diviser les féminismes.

51. BUTLER J., *Rassemblement. Pluralité, performativité et politique*, Paris, Fayard, 2016 (pour la traduction en français mais éditions orif-ginales de 2015).

52. FEDERICI S., *Caliban et la Sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*, Paris, co-édition Entremonde et Senonevero, 2017.

53. Voir la définition du transféminisme par l'association OUTrans fondée en 2009, [<http://outrans.org/INFOS/ARTICLES/TRANSFEMINISMES>]. Précisons toutefois que le transféminisme diffère selon les contextes culturels dans lesquels il est appréhendé. Le transféminisme en France semble être plutôt le « féminisme des trans' » alors que le transféminisme, dans les pays hispanophones, se fonde plus sur une approche intersectionnelle des luttes comme le démontre l'article de María Martínez González dans cet ouvrage.

Femmes en réseaux et réseaux de femmes : vers une transnationalisation du féminisme ?

La politique des alliances trouve sa forme la plus aboutie dans la constitution de réseaux de femmes. En premier lieu, des réseaux « physiques » fondés sur la solidarité et l'entraide qui se consolident au sein des espaces militants, dans le sillage des réseaux réticulaires tissés par les féministes de la deuxième vague. En second lieu, des réseaux transnationaux forgés à la faveur de causes communes. Christine Lévy, dans son analyse de la transnationalisation du féminisme japonais autour de la question des « femmes de réconfort » fournit un exemple éclairant de la solidarité transnationale qui se met en place avec les femmes des autres pays asiatiques, particulièrement des pays anciennement colonisés ou occupés par le Japon comme la Corée du Sud. Ces mobilisations, depuis les années 2000, ont obtenu un fort écho médiatique à l'international permettant une recomposition du féminisme japonais. Une nouvelle génération de féministes, acquises à l'éthique de l'hétérogénéité et à la critique des normes hétérosexistes, se mobilise ainsi autour d'un féminisme transnational critique envers l'occidentalocentrisme.

En troisième lieu, il convient d'évoquer la formation de réseaux transnationaux plus labiles qui convergent et se structurent dans l'espace digital. La consolidation de ces réseaux par le prisme des nouvelles technologies est peut-être l'un des aspects les plus visibles du renouveau militant de la troisième vague. Si l'existence de réseaux transnationaux est avérée dès la première vague du féminisme, la révolution numérique des années 1990 a « facilité des déplacements et la fabrique d'un féminisme transnational à la fois organisé et informel : une déterritorialisation en quelque sorte⁵⁴ ». Ces mutations sont perceptibles dans l'avènement d'un « féminisme en réseaux » qui s'est emparé des technologies de l'information et de la communication pour parvenir à une transnationalisation des luttes féministes.

L'observation des collectifs féministes qui ont vu le jour au cours de la décennie des années 2000 valide ces hypothèses. En dépit de lignes idéologiques hétérogènes, ils ont en commun d'intégrer systématiquement les nouvelles technologies à leur pratique militante. Qu'il s'agisse des Pussy Riot en Russie, des Femen en Ukraine et en Europe de l'ouest, des féministes du mouvement des Indignés en Espagne, ou des jeunes collectifs féministes français⁵⁵, tous partagent une visibilité permanente en ligne, en développant des stratégies d'action basées sur les nouveaux outils de la communication. L'Internet, les blogs, les réseaux sociaux sont devenus des relais médiatiques incontournables permettant à des groupes minoritaires lors de leur fondation de dépasser les frontières du creuset national pour internationaliser leurs combats. La plupart des collectifs mêlent activisme de terrain et militantisme en ligne, mais d'autres formes d'engagement se sont développées exclusivement autour de l'outil internet.

54. BARD C., « Écrire l'histoire des féministes : bilan et perspectives », *Les féministes de la deuxième vague*, *op. cit.*, p. 23.

55. Voir la retranscription de la table ronde, à la fin de cet ouvrage.

Dans le sillage des thèses cyberféministes qui voient le jour dans les années 1990 afin d'établir de nouvelles interactions entre le féminisme, le genre, l'art et la technologie, il s'agit d'articuler des politiques de réseaux et de « réinterpréter les technologies comme instruments pour l'organisation politique et comme moyens pour créer de nouvelles communautés féministes⁵⁶ ». Nous en voulons pour preuve l'engouement pour les nouveaux espaces militants en ligne investis par les jeunes féministes françaises : portails numériques, blogs, *tumblr*, réseaux sociaux, autant d'outils au service de la militance féministe. Les blogs, en majorité créés par des féministes rompues à la culture de la communication, ont gagné en légitimité dans la pratique militante, confirmant le besoin des femmes de recréer un espace de parole alternatif qui permet d'articuler les dimensions public-privé et de réactualiser d'une certaine manière le concept de sororité, cher aux féministes de la deuxième vague. Le succès de ces nouveaux outils tend à confirmer que les blogs ou les communautés féministes actives sur le *web* agissent également comme un facteur de libération de la parole en redonnant « de la valeur à l'espace des marges⁵⁷ », souvent rendues invisibles par les médias traditionnels. Comme l'exprime ici la journaliste Charlotte Lazimi, co-fondatrice du blog Les Martiennes, « il est important d'être sur les réseaux sociaux parce que c'est là qu'on atteint les gens, c'est là qu'on atteint les jeunes, et pour moi c'est un endroit qui s'est libéré, qui a permis à une parole de s'exprimer⁵⁸ ». Par ailleurs, ces outils permettent, dans le cas des blogs participatifs, de faire émerger des situations de « micro-machisme⁵⁹ », et de réactualiser des débats que l'on disait dépassés ou secondaires ; autrement dit, de politiser des expériences de sexisme ordinaire dans l'espace public. Ainsi, les nouvelles technologies sont devenues « une nouvelle arme importante dans l'arsenal militant⁶⁰ », et se sont progressivement imposées comme des instruments politiques au service de l'activisme féministe.

Ces lignes d'interrogation parcourent la troisième partie de cet ouvrage. La contribution de Bibia Pavard sur les mobilisations en France à l'ère d'internet ouvre des pistes de réflexion fécondes et laisse augurer une mise en dialogue des études sur l'histoire des mouvements des femmes, sur la sociologie des usages et les recherches en sciences de la communication. L'étude empirique que je propose sur les mobilisations des femmes espagnoles contre le projet de réforme de l'avortement complète cette approche théorique en montrant combien l'imbrication des réseaux physiques et des réseaux numériques a permis de mobiliser des acteur.trices issu.e.s d'univers sociaux variés, et de coordonner

56. WAJCMAN, J., *El Tecnofeminismo*, Madrid, Cátedra, 2006, p. 49 (notre traduction). Pour la version originale voir, *Technofeminism*, Cambridge, Polity Press, 2004.

57. MARSILI M., « Les blogs féministes : un "genre autre" de communication. Le cas italien », *Femmes et média. Médias de femmes*, Bruxelles, Pensées Féministes, 2010, p. 109.

58. Voir la retranscription de la table ronde, reproduite à la fin de cet ouvrage, p. 270.

59. Nous mettons ce terme entre guillemets afin d'éviter de hiérarchiser les différentes formes de machisme. Toutes constituent une violence en soi, mais nous reprenons ici le terme qui fait autorité pour évoquer les pratiques ordinaires de machisme émaillant la vie quotidienne des femmes (des propos sexistes proférés dans la sphère intime ou professionnelle au harcèlement de rue dans l'espace public).

60. GRANJON F., *L'internet militant*, Rennes, Apogée, 2001.

des stratégies de lutte et de résistance qui ont conduit au retrait du projet de loi et à la démission de son promoteur, le ministre de la Justice de l'époque, Alberto Ruiz-Gallardón.

Les stratégies de mobilisation féministe : vers un renouveau de l'activisme militant ?

En dépit de l'essor des nouvelles technologies et de leur intégration à la pratique militante, les mobilisations physiques demeurent toujours d'actualité : réunions, manifestations classiques, occupation de l'espace public (mouvement des Indignés en Espagne, Occupy Wall Street aux États-Unis, Nuit debout en France). La viralité de l'outil internet sert d'ailleurs à mobiliser les forces vives et à coordonner des stratégies de lutte validant le fait que « le cyberactivisme ne vit pas sans le vrai militantisme⁶¹ » et *vice versa*. Les va-et-vient entre les mouvements en ligne et hors ligne sont permanents comme en atteste la « geste militante » du groupe féministe La Barbe, qui investit les lieux de l'hégémonie masculine affublé de barbes postiches dans une visée performative de déconstruction des identités normatives de genre. Les *happenings* dans l'espace public, dont l'objectif est de mettre en évidence l'absence de femmes dans les groupes dominants tout en déconstruisant la masculinité, sont filmés puis montés dans l'esprit du cinéma muet et largement diffusés sur les réseaux.

La contribution originale proposée ici par Mathilde Cannat, Marie de Cenival, Harriet Hirshorn, Céline Mouzin et Anne-Laure Vernet, fondatrices ou militantes du groupe La Barbe, se situe au centre des préoccupations de ces féminismes de la troisième vague si l'on part du postulat qu'ils « prônent un « féminisme de la rue » par opposition à un « féminisme de la chaire », et veulent revaloriser le rapport théorie/pratique qui a pesé de façon décisive dans le caractère profondément subversif du féminisme de la deuxième vague⁶² ». Les principes fondateurs et opérants du groupe sont basés sur les théories *queer* et matérialistes, et sont représentatifs d'une partie des interrogations et des tensions théoriques partagées par différents féminismes de ce début de siècle. La réflexion autour de la difficile articulation entre théorie et praxis à partir de l'expérience de La Barbe montre que l'un des enjeux d'une partie des féminismes du début du XXI^e siècle n'est pas nécessairement la recherche d'une idéologie féministe nouvelle, mais la recherche d'outils de déconstruction des dominations caractérisés par une cohérence entre les processus matériels qu'ils autoriseraient, leurs fondements idéologiques et leur impact.

La demande de radicalité que l'on retrouve chez La Barbe ou, dans un autre registre chez les Femen⁶³, renoue ainsi avec l'insolence et la transgression des

61. Nous citons ici les propos de Soudeh Rad, fondatrice de la plateforme *Macholand*, France/Iran, lors de la rencontre « Les cyberféministes à travers le monde », organisée par le Centre Hubertine Auclert le 15 octobre 2015 à l'École 42 (Paris).

62. LAMOUREUX D., « Y a-t-il une troisième vague féministe ? », *op. cit.*, p. 194.

63. BERGÈS K., « Quand le féminisme s'exhibe : l'exemple du collectif Femen », K. BERGÈS, D. BURGOS-VIGNA, M. YUSTA-RODRIGO, N. LUDEC (dir.), *Résistantes, militantes, citoyennes. L'engagement politiques des femmes aux XX^e et XXI^e siècles*, Rennes, PUR, 2015, p. 233-245.

féminismes de la première et de la deuxième vague⁶⁴ : au début du xx^e siècle les suffragettes anglaises de la *WSPU* (*Women's Social and Political Union*) avaient déjà adopté des modes de protestation qui relevaient de la désobéissance civile en popularisant le slogan *Deeds not Words* (Pas de mots mais des actes). Les activistes perturbaient les réunions publiques, s'enchaînaient aux grilles du Parlement, brisaient des vitrines, incendiaient des bâtiments publics, ce qui leur valut d'être arrêtées et emprisonnées. On peut également établir une continuité avec la radicalité des actions des féministes du MLF : dépôt d'une gerbe à la mémoire de la femme du soldat inconnu sous l'Arc de Triomphe le 26 août 1970, Manifeste des 343 déclarant avoir avorté, bruyantes manifestations de rue pour l'avortement libre, Grève des femmes, etc.

Ce que « l'idée de troisième vague soulève, c'est la possibilité d'une radicalisation du féminisme⁶⁵ », écrit Diane Lamoureux, alors que ce qui prédomine dans la plupart des pays occidentaux, c'est une mise en sommeil de l'activisme radical au profit d'une institutionnalisation du féminisme et de l'atomisation de ses luttes au service d'un agenda politique qui a privé le mouvement social de sa potentialité transformatrice et subversive. Malgré ce renouveau de l'action directe, les modalités d'action des féminismes contemporains demeurent plurielles comme le sont les acteur.trices œuvrant pour la cause des femmes. C'est en mobilisant le concept de « l'espace de la cause des femmes⁶⁶ », forgé par Laure Bereni que l'on peut mesurer à quel point le féminisme demeure un mouvement protéiforme. Cet espace est envisagé comme une sphère de mobilisation traversée par de multiples manières de « penser les femmes ». L'hétérogénéité, les clivages, la multipositionnalité des militantes, et les différents univers sociaux dont elles sont issues, sont révélateurs de rapports différents au politique et des enjeux concurrentiels qui émergent au sein des mobilisations féministes dans l'espace militant français. L'analyse croisée que propose ici Joane Chabassier de deux mobilisations pour la cause des femmes rend compte de ces dynamiques. L'auteure met en miroir la manifestation annuelle et nationale contre les violences faites aux femmes du 25 novembre et une manifestation de nuit non mixte le 11 juin 2011 à Paris. À nouveau, l'utopie d'un « nous féministe » créant l'unité des femmes se fissure et l'on constate « qu'il n'y a pas une identité féministe donnée mais des luttes perpétuelles pour définir cette identité⁶⁷ ». Cette conception arendtienne du sujet politique qui se construirait uniquement dans sa mise en action collective et non pas dans l'antériorité de l'action est reprise par Diane Lamoureux, pour laquelle il est nécessaire de repenser le féminisme « en termes de politique postidentitaire, sur le mode de la coalition⁶⁸ », et non à partir d'un substrat sociologique qui justifierait l'existence du féminisme.

64. Bard C., « Mon corps est mon arme. Des suffragettes aux Femen », *Les temps modernes*, n° 678, avril-mai 2014, p. 213-240.

65. LAMOUREUX D., « Y a-t-il une troisième vague féministe? », *op. cit.*, p. 207.

66. BERENI L., « Penser la transversalité des mobilisations féministes : l'espace de la cause des femmes », *Les féministes de la deuxième vague*, *op. cit.*, p. 28.

67. CHARPENEL M., « *Le privé est politique!* » *Sociologie des mémoires féministes en France*, *op. cit.*, p. 47.

68. LAMOUREUX D., « Agir sans nous », *Les possibles du féminisme*, *op. cit.*, p. 158.

En dépit de ces identités multiples, on peut toutefois affirmer que la communauté militante demeure soudée autour d'une « éthique féministe minimale commune⁶⁹ » reposant sur une solidarité réactivée lors des rassemblements commémoratifs, des grandes mobilisations contre les menaces qui pèsent par exemple sur les droits reproductifs des femmes dans plusieurs pays européens, comme ce fut le cas encore récemment en Espagne ou en Pologne. S'il n'y pas une réelle communalité de la condition des femmes, ces féminismes semblent toutefois « faire mouvement » et retrouvent une « unité dans l'action » (María Martínez González) au cours de mobilisations ponctuelles qui se déroulent dans des conjonctures politiques ou sociales déterminées. On assiste ainsi à un glissement du concept de sororité vers la construction de solidarités fragiles et précaires car circonscrites à une action ponctuelle, mais qui ont le mérite de ne pas hiérarchiser les luttes et de les diversifier.

Cet ouvrage propose donc une déambulation au sein des féminismes contemporains. Il invite les lectrices et lecteurs à décroquer le regard, à explorer l'histoire féministe comme un long parcours à la lumière de ses multiples modulations et des contextes dans lesquels elle se façonne. Nous n'avons pas prétention ici à tout aborder, ni à forger une définition unilatérale et consensuelle du féminisme, ni à céder aux discours surplombants, mais nous faisons le choix de refléter quelques controverses et segments d'une époque dans laquelle se font jour de nouvelles problématiques aux côtés des anciennes.

Si nous devions exprimer un regret, il concernerait l'absence d'une contribution à ce volume des féministes décoloniales françaises, dont les revendications sont porteuses d'un renouveau du discours au sein du féminisme contemporain⁷⁰. Cela nous aurait permis de rendre compte des clivages à l'œuvre entre une partie du mouvement féministe français et la jeune génération de féministes décoloniales. Les premières défendent les valeurs du féminisme égalitariste, universaliste et laïque, alors que les secondes entendent décoloniser et décroquer le féminisme⁷¹ en croisant les fronts de lutte (sexe, genre, race, classe, religion) et en donnant la parole aux « femmes des marges » à partir de leur propre expérience de la domination. Sous le slogan, « ne nous libérez pas, on s'en charge », les militantes cherchent à tisser des alliances par-delà les différences religieuses et culturelles, entre les afro-féministes et les féministes musulmanes⁷². Elles dénoncent ainsi le « racisme institutionnel et l'instrumentalisation des femmes racisées », notamment dans le contexte de la lutte anti-terroriste et des débats autour du port du voile et du burkini au cours de l'été 2016. Faute de reconnaissance au sein de l'académie, ces jeunes féministes, regroupées autour de

69. TARAUD C., *Les féminismes en question. Éléments pour une cartographie*, Paris, Éditions Amsterdam, 2005, p. 14.

70. Pour des travaux académiques sur ces questions, voir HAMROUNI N., MAILLÉ C. (dir.), *Le sujet du féminisme est-il blanc? Femmes racisées et recherche féministe*, Québec, Les Éditions du Remue-Ménage, 2015.

71. ALI Z., « Femmes, féminisme et islam : décoloniser, décroquer et renouveler le féminisme », juin 2012, [https://www.academia.edu/1872856/Femmes_f%C3%A9minisme_et_islam_D%C3%A9coloniser_d%C3%A9croquer_et_renouveler_le_f%C3%A9minisme?auto=download].

72. Voir ALI Z., *Féminismes islamiques*, Paris, La Fabrique, 2012.

petites cellules militantes⁷³, dont la plus médiatique est le collectif Mwasi fondé en 2014, sont actives sur les réseaux sociaux, en assumant une voix alternative au féminisme historique⁷⁴.

En fin de compte, cet ouvrage confirme l'acuité des propos de Françoise Collin, pour laquelle le féminisme est une « révolution permanente⁷⁵ » et non « une religion du salut, une nouvelle Écriture Sainte⁷⁶ » : il est ainsi voué à être questionné, repensé, transformé et réinventé à l'aune des défis qui traversent ce début du XXI^e siècle. Il est de la responsabilité de chaque génération de s'enrichir de l'héritage des générations antérieures, de se nourrir de la polyphonie féministe, tout en imprimant son propre style, afin de ne pas interrompre la longue chaîne de générations de féministes en mouvement.

73. Femmes en lutte du 93, Réseau Classe, Genre et Race, Labo décolonial, Lallab, 8 mars pour toutes, Les tricoteuses en furie, Féministes plurielles, *Lesbiennes of colour*, *Queer of colour*, *Queer* et trans raciséEs contre le racisme et le néocolonialisme.

74. Nous renvoyons à la polémique entre la maire de Paris, Anne Hidalgo, et le collectif Mwasi au sujet de l'organisation du festival Nyansapo Fest en juillet 2017.

75. COLLIN F., *Parcours féministe, op. cit.*, p. 31.

76. *Ibid.*, p. 195.